
ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE
SUR LE CULTÉ DES PIERRES

CHEZ TOUS LES PEUPLES
ET SPÉCIALEMENT CHEZ LES CELTES,

Par M. l'abbé BARRANGER.

—
(Séance du 28 juillet 1863).
—

Les découvertes celtiques, gauloises, gallo-romaines qui surgissent, tous les jours, de notre *monde sous le monde* ; nos huttes celtiques, avec leur four et leur céramique faite au tour, au moule, à la main ; nos *Ustulum*, nos *Bustum*, ces lieux d'incinération, nos *Columbaria*, ces sanctuaires de la mort, avec leurs urnes cinéraires, et leurs pierres debout, non taillées ; leurs amulettes ou armes taillées en silex, en calcaire, en jade ; les *Tumulus*, ces sarcophages avec leurs silex travaillés en haches, en hachettes, en couteaux, en flèches, en lances, en monnaies ; nos Men-Hirs de Pierrefitte, des Bûchereaux, des Mousseaux ; nos pierres loyes, tour-

nantes, branlantes, qui virent, m'ont inspiré cette *Etude sur le Culte des Pierres dans l'Antiquité*.

Les pierres furent les premières annales de l'humanité. C'était l'histoire quand l'histoire n'était pas : et c'est encore l'histoire quand muette est l'histoire. Sous le charme de cette épopée archéologique, étudions-donc la pierre comme monument historique, comme divinité et fétiche, comme arme, comme monnaie, et comme tombeau, chez tous les peuples, en commençant par celui des historiens dont Dieu inspira la plume et le génie.

I.

CHEZ LES JUIFS.

Avant l'usage de l'écriture, et même depuis, les anciens peuples érigeaient souvent des pierres solitaires, ou des monceaux de pierres, pour conserver la mémoire des événements remarquables. Ce sont là les premiers hiéroglyphes du monde. Ainsi Jacob, 1860 ans avant notre ère, allant en Mésopotamie, eut une vision, appuyé, pendant son sommeil à Béthel, sur une pierre. A son réveil, il érigea, en monument, la pierre qui lui avait servi de chevet, l'oignit d'huile, et fit vœu d'offrir à Dieu, sur ce monument de sa reconnaissance, la dîme de toute sa fortune. A ce monument il donna le nom de Béthel; Genèse, 28—11 à 18,

Appellavitque nomen Bethel !

En effet, à son retour d'au-delà de l'Euphrate, le patriarche revint à Béthel avec toute sa famille, offrit des sacrifices au Seigneur, et s'acquitta de toutes ses promesses, sur son *lapidum congeries*. Les Mahométans prétendent que la pierre de Jacob fut transportée dans le temple de Salomon,

et qu'ils la conservent encore dans leur mosquée de Jérusalem.

Jacob fit alliance avec son beau-père Laban sur la montagne de Galaad, en prenant toujours la pierre pour témoin et pour contrat biblique :

Tulit itaque Jacob lapidem et erexit illum in titulum | Exod. 34.

Là, sur le sommet de la montagne, à la face du soleil d'Orient, les parties contractantes se dirent l'une à l'autre : Venez, amassons ici un monceau de pierres. Jacob le nomma monceau du témoignage, et Laban, monceau du témoin :

Afferte lapides : qui congregantes fecerunt tumulum ; quem vocavit Laban tumulum testis, et Jacob accepit testimonii. Exod. 34—43 à 47.

Ainsi se passaient les actes et les contrats, il y a quatre mille ans ! Une pierre, quelques pierres furent les premiers notaires du monde ! C'est qu'alors sacrée pour l'homme était la parole de l'homme !

Pour éterniser le miraculeux passage du Jourdain (1500 ans avant J.-C.), Josué érigea deux monuments de pierres, l'un au milieu du fleuve, l'autre sur l'un des bords appelé Galgal :

Duodecimque lapides posuit Josue in Galgalis. Josué, IV.

« Quand vos enfants, dit-il au peuple, vous demanderont
« ce que veulent dire ces pierres, vous leur répondrez : Les
« eaux du Jourdain se sont arrêtées devant l'arche du Sei-
« gneur, lorsqu'elle traversait le fleuve, et on amassa ces
« pierres pour servir de monument éternel aux enfants
« d'Israël :

Ideo positi sunt lapides isti in monumentum in æternum ! id.

Voilà bien la pierre et le monceau de pierres érigés monumentalement pour redire à la postérité les annales des temps passés ! Une pierre, voilà le chroniqueur des temps anciens !

A la suite de la conquête et du partage de la Terre promise, les tribus de Ruben, de Gad, et partie de celle de Manassé se trouvant séparées des autres tribus par le Jourdain, élevèrent des pierres sur le bord du fleuve, comme un monument attestant que les tribus de deçà, comme celles de delà le Jourdain, s'honoraient de la même religion, et composaient un seul et même peuple, une seule et même nation.

Ici, la pierre est un monument de fraternité civile et religieuse, un témoignage d'alliance de contrée à contrée, de pays à pays, de peuple à peuple, un phare de patriotisme !

Et ces autels de gazons ou de *pierres brutes*, élevés au pied du Sinaï, sur le mont Hébel, où l'on offrait des sacrifices à Jéhovah ? C'étaient encore des monuments pour servir de mémoire à la postérité. Ces autels devaient être faits de *pierres brutes*, les pierres façonnées, travaillées, polies, seraient impures et polluées :

De lapidibus quos ferrum non tetigerit, et de saxis informibus et impolitis ; Deut. XXVIII. Si enim levaveris cultrum in eo polluetur. Exod. XX.

N'est-ce pas chose étonnante que Dieu préféra la pierre brute, non travaillée, à la pierre façonnée, pour la construction de ses autels ? C'est qu'il ne voulait, pour des usages sacrés, que des choses non souillées par des usages profanes. La Divinité méritait bien cette attention, et elle était bien digne de ce privilège !

Voilà le rite biblique : ce qui nous surprendra, c'est que nous le retrouverons chez les Celtes ! Ainsi, le culte des pierres, culte non idolâtrique d'abord, mais seulement monu-

mental, remonte historiquement à plus de quatre mille ans ! Les pierres monumentales, *lapidem erectum in titulum*, étaient des livres toujours ouverts, où tout le monde savait lire couramment ; la tradition les avait burinés :

Monumentum in æternum !

II.

EN ORIENT.

Dans les contrées orientales, le culte des pierres courait les rues : nombreux sont les témoignages. Eusèbe, historien du III^e siècle, rapporte dans sa *Préparation évangélique*, liv. I^{er}, chap. XIX, que les Phéniciens appelaient *Béthulées* les pierres qu'ils consacraient au culte divin. Evidemment, chez ces peuples, limitrophes de la Judée, il y avait imitation ou réminiscence du Béthel de Jacob.

Sanchoniathon, historien du même pays, bien avant la guerre de Troie, douze siècles avant notre ère, dit qu'il vit longtemps des Béthels ou *pierres élevées* sur le mont Liban. Onze siècles plus tard, un médecin de Syrie, Asclépiade, en remarqua grand nombre en cette contrée, près d'Héliopolis (Photium, 2^o-2). Ils étaient consacrés à différentes divinités : les uns au Soleil, les autres à Saturne. Ainsi la pierre n'est déjà plus un symbolisme du culte de Jéhovah, mais de Phébus-Apollon !

Strabon, philosophe, historien, géographe, sous Auguste, liv. xvii^e, parle longuement des pierres élevées en Egypte, sur la voie publique. « Il dit qu'elles sont droites, polies, « rondes, de couleur noire ; qu'elles sont superposées à une « plus grosse pierre qui leur sert de base ; que souvent elles

« sont surmontées d'une plus petite pierre qui fait couronnement; et que généralement elles sont isolées. »

Appulée, écrivain et philosophe, qui florissait sous Adrien, 11^e siècle, rapporte que les Syriens du Liban et les Egyptiens avaient, pour ces monuments, un respect qui allait jusqu'à l'adoration. Ils les oignaient d'huile, les saluaient, les baignaient, les adoraient !

Progressif est le culte des pierres : voici le monolithe devenu Dieu !

Hérodote, ce commis-voyageur des Dieux, nous signale, en son VII^e liv., chap. 160, des obélisques de pierre, élevés dans l'*Atrium* d'un temple égyptien, mais il ne nous dit rien de leur destination : *in area templi stant obelisci ingentes.*

Il nous serait difficile de ne pas croire que là, dans la cour précédant le temple, ces monuments n'eussent été élevés par la dévotion populaire. Partout l'humanité est pétrie du même limon : il lui faut son Bon-Dieu partout. Si elle ne connaît pas le véritable, elle le symbolise, et continue son épopée !

En Grèce, fréquents étaient les Béthyles. On professait pour ces pierres une grande vénération, car on y attachait une puissance surnaturelle. On les croyait animés : on les consultait comme des oracles.

A Delphes, dans le temple consacré au culte d'Apollon, on conservait la pierre que Rhéa fit avaler, en place de Jupiter, à Saturne, qui la rendit parce qu'elle l'incommodait. On l'oignait d'huile ; on l'emmailottait d'une laine spéciale aux jours de ses solennités ; puis on l'exposait à la vénération publique.

Ainsi très florissant chez les Hellènes était le culte des

pierres, où les Dieux, dit Hérodote, étaient figurés par une pierre : *Et figuras Deorum lapidibus insculpsisse.*

« Néanmoins, la dévotion populaire se refroidissant, on « la ranimait en mettant sous ses yeux le symbole et l'image « de son culte. On exposa donc à sa vénération, d'abord une « pierre brute, ou bien un tronc d'arbre non dégrossi. Puis on « arrondit l'extrémité supérieure en forme de tête; ensuite « on y creusa des lignes pour y figurer les pieds et les « mains. De là ces espèces de statues qui n'offraient qu'une « gaine, une colonne, une pyramide, surmontées d'une tête. « Quelques-unes représentaient des mains qui ne sont qu'in- « diquées, et des pieds qui ne sont point séparés. » C'est ce que raconte Pausanias, historien de la fin du 1^{er} siècle, sous Antonin : liv. II-IX, liv. III-XIX, liv. VII-XXXII, liv. IX-XXVII.

Il est évident que le respect et la vénération de la nation israélite pour les pierres monumentales, qui lui tenaient lieu d'annales et d'histoire, durent puissamment agir sur les imaginations païennes, qui virent des divinités là même où cette nation ne voyait qu'un monument respectable et sacré. De là, le culte polythéiste des pierres, qui fit le tour du monde !

Mais ces symboles religieux du polythéisme ont-ils devancé les Béthels de Jacob et de Josué? Sans trancher la question, il paraît au moins certain qu'au temps de Moïse cette superstition était déjà tellement répandue parmi les nations, que Jéhovah dit à Moïse, dans le Lévitique : Vous ne vous ferez point d'idoles; ni vous n'éleverez point dans vos champs une pierre remarquable pour l'adorer :

Non facietis vobis idolum, nec insignem lapidem ponetis in terra vestra ut adoretis eum : Lévitiq. XXVI-1.

D'autre part, Salomon, en ses proverbes, jette et le blâme

et le ridicule sur l'adoration des pierres, quand il dit : Celui qui fait honneur à un insensé, fait comme celui qui augmente d'une pierre le monceau de pierres élevées en l'honneur de Mercure :

Sicut qui mittit in acervum Mercurii, ita qui tribuit insipienti honorem ! xxvi-viii.

C'est qu'en effet, dit Scaliger, docte commentateur du xvi^e siècle, on élevait à cette divinité des statues de pierre dans les carrefours, et les passants, pour honorer la déité, augmentaient d'une pierre le monceau de pierres, *lapidum congeries*, fait au pied de la statue.

Le culte des pierres prit donc naissance en Orient ; il remonte à la plus haute antiquité. Les pierres annales, les pierres chroniques furent les préludes de l'écriture et de l'histoire. Les imaginations orientales, frappées des souvenirs que rappelaient les Béthels, les Béthyles, leur accordèrent les honneurs de l'apothéose et place dans l'Olympe !

III.

EN OCCIDENT. — ITALIE.

La pierre divinité ne termina point son épopée en Orient : elle devint cosmopolite. En Occident bientôt passa le culte des pierres. Les Romains, qui donnaient droit de cité à tous les Dieux de l'univers, ne pouvaient dédaigner un Dieu d'une fabrique aussi facile. Les voici envoyer un jour une brillante ambassade en Asie-Mineure, pour rapporter de Phrygie un Béthyle célèbre, et pour amener à Rome le collège des prêtres attachés à son culte. Telle était la grande dévotion du peuple-roi, ce *populus imperator* de Tacite !

Mais, en nos occidentales contrées, les Béthyles changèrent de nom : ils devinrent des *Dieux-Termes* ; et bientôt en voilà partout le sol romain, faisant sentinelles !

Ce Dieu, baptisé ainsi par les Romains, était, à travers champs, le protecteur de la limite des propriétés, et le vengeur des usurpations. Il ne fut d'abord représenté que sous la forme d'une simple pierre carrée, ou bien, dit Ovide, sous la forme d'un tronc d'arbre, Fast. II :

*Termine, sive lapis, sive es defossus in agris
Stipes, ab antiquis tu quoque nomen habes !*

Pour imposer davantage aux larrons, plus tard on lui donna tête humaine sur une borne pyramidale. Quelquefois on le gratifiait du buste et du torse, mais jamais de bras, ni de jambes, pour qu'il ne pût se déplacer ! Quelle prévoyance ! Et dormait en paix le propriétaire ! Quelquefois seulement les échos démocratiques interrompaient son somme de patricien par ces cris lugubres : Loi agraire ! loi agraire ! auxquels Caton imposait silence par ces mots : Ventre affamé n'a pas d'oreilles !

Venter auribus caret !

Après avoir distribué le territoire romain à son peuple, Numa, second roi de Rome, vers 714 avant notre ère, fit l'apothéose de cette Divinité, pour policer son royaume de bandits. Elle reçut depuis les honneurs divins, non-seulement dans les temples que Rome lui avait élevés, mais encore en rase campagne et sur les grandes routes. Aux jours qui lui étaient consacrés, la dévotion publique l'ornait de guirlandes, de couronnes de fleurs et feuillages ; elle lui faisait des libations de vin et de lait avec des oblations de fruits et de gâteaux de farine nouvelle. Ce qui indiquerait que ces

solemnités se célébraient à l'époque de la moisson, dont le Dieu-Terme avait protégé et les gerbes et les épis dorés!

Dans la suite, sa protection étant devenue encore plus visible, attendu la statistique décroissante des larcins et des empiétements, on lui immola des agneaux et des truies. Les rites sacrés accomplis, le peuple se livrait, autour du Dieu-pierre, à des ébats, à des chants joyeux, toujours accompagnés de festins. Le luth d'Ovide nous peint, en distiques magnifiques, ces fêtes populaires, *Fast.* II, 657 :

« S'assemblent suppliantes, les populations voisines, et
 « célèbrent en ton honneur des sacrifices, en chantant tes
 « louanges, ô Terme saint! Les peuples, les villes, les
 « grands royaumes, c'est toi qui les limites; sans toi, tout
 « champ serait en litige. L'ambition ne t'atteint pas: l'or
 « ne sait te corrompre; tu protèges les campagnes qui te
 « sont confiées sous l'égide de la bonne foi! »

Conveniunt, celebrantque dapes vicinia supplex,

Et cantant laudes, Termine sancte, tuas.

Tu populos, urbesque et regna ingentia finis;

Omnis erit, sine te, litigiosus ager.

Nulla tibi ambitio: nullo corrumpere auro;

Legitima servas credita rura fide!

Tétue, fort-tétue fut toujours cette divinité! Numa lui avait élevé sur la roche Tarpéienne un temple magnifique, où elle se trouvait bien. Plus tard, Tarquin-le-Superbe, dernier roi de Rome, bâtit un temple à Jupiter sur le Capitole: il fallut alors changer de place tous les Dieux qui formaient là une sorte d'Olympe. Tous cédèrent, non-seulement sans résistance, mais encore avec bienveillance, la place qu'ils occupaient; Terme, seul, seul tint bon contre tous les efforts

qu'on fit pour le déloger : il resta là, faisant la nique à Jupiter, qui n'eut pas l'air de s'en fâcher.

Toute pleine de moralité est cette légende mythologique ! Elle enseignait au polythéisme que le père des Dieux lui-même n'avait pas le droit d'anticiper sur la propriété voisine. Dès lors, quelle puissance romaine, quel citoyen eût osé commettre cette injustice, faire cette annexion ?

Il paraît que la puissance de Terme devenait insuffisante, car voici comment Horace raconte la joviale création d'un autre Bon-Dieu, protecteur des jardins, c'est Priape :

« J'étais autrefois un tronc de figuier, bois inutile : l'ouvrier, incertain d'abord s'il ferait de moi un banc ou un « Priape, se décida pour le Dieu. Ainsi je suis Dieu ! »

Olim truncus eram ficulneus : inutile lignum :

Quim faber, incertus scamnum faceret ne Priapum,

Maluit esse Deum. Deus inde ego !

Vous voyez, chez ce peuple qui perdait sa couronne, les campagnes pour gardien avaient leur Terme, et les vergers leur Priape : Bons-Dieux de pierre ou de bois ! Et les populations rassemblées leur offraient des sacrifices et chantaient leurs louanges ! L'humanité peut se tromper sur l'objet de son culte, mais elle est toujours dévote.

Ainsi régna, dans la belle Ausonie, le culte des pierres.

IV.

EN GAULE.

Traversons les Alpes : venons sur le sol celtique, terre classique du culte des pierres. Nous n'y trouverons pas les Bêthels, les Bêthyles, les Termes, les Priapes : d'abord, c'est que nos aïeux n'étaient ni voleurs, ni larrons, ni plus reli-

gieux que la nation israélite, ni moins que les peuples orientaux. Mais nous y trouvons, à chaque pas, des obélisques de toutes formes et de toutes hauteurs. Oui, notre sol gaulois est encore jalonné par ces monolithes en pierre, que deux, trois et quatre fois mille ans ont couvert de leur majesté, et que nous connaissons sous le nom général de Men-hirs et de Peulvans, de Dolmens, de Galgals et de Cromlecks, et sous la dénomination particulière de Pierre-Fitte, de Pierre-Loye, de Pierre-qui-Vire, de Pierre-Tournante, de Pierre-Branlante, de Pierre-Ecrite...

Vivace était donc, en Gaule, le culte des pierres, bien des générations avant que le Tibre n'eût bercé et la louve allaité le fondateur de Rome !

Dans nos parages de Villeneuve-le-Roi, nous avons Pierre-Fitte, sur les deux rives de la Seine ; Pierre-des-Bûchereaux, à Villeneuve-Saint-Georges ; Pierre-des-Mousseaux, à Vigneux ; plus loin, Villecresnes fabriqua dernièrement des pavés avec son obélisque celtique en grès, sur lequel les Alliés, en 4845, avaient gravé et leur passage et leur conquête ! Cette localité mit ainsi sous ses pieds son extrait de naissance, contresigné par tant de siècles !

Les anciens élevaient souvent des autels sur les frontières de leur pays, pour en rendre les limites sacrées et inviolables. Comme ces frontières n'étaient fixées qu'à la suite des traités de paix, les autels sur lesquels on avait écrit ces traités, et sur lesquels on avait prêté serment de les exécuter, demeuraient des témoins toujours subsistants. C'était le culte de la pierre dans toute sa ferveur. C'est ainsi que Strabon et Quinte-Curce rapportent qu'Alexandre, pour perpétuer la mémoire de ses conquêtes dans les Indes, fit construire douze autels en pierres taillées. Déjà le même conquérant avait dédié

douze autels aux douze grandes divinités, à son entrée en Asie, dit Justin. Il érigea de même, à son départ d'Europe, des autels à Jupiter, à Minerve, à Hercule.

Cet usage, qui était aussi religieux que politique, rapporté par les biographes et les historiens du temps, pouvait bien être aussi celui de nos Celtes. De là nos Men-Hirs, nos Dolmens !

Joseph, de *Bello judaïco*, Appien-Alexandrin, énumèrent de trois à quatre cents nations et huit cents capitales dans les Gaules, avant la conquête romaine. Peuplades remuantes, envahissantes, turbulentes, sans cesse en querelle les unes avec les autres, mais très jalouses de la foi du serment. Notre département (Seine-et-Oise) se trouvait sur la frontière des *Parisii*, des *Carnutes*, des *Senones* : les diverses frontières auraient été fixées par des obélisques, un Men-Hir, un Dolmen, objets de vénération pour la nation celtique.

Le conquérant des Gaules, César, dans ses Mémoires, parle de ces symboles sacrés qu'il avait remarqués sur le sol et les chemins de la Gaule ; et, plus habile général que profond théologien, il les appelait *Mercures*, pour que Rome dominât la Gaule par la religion comme elle la dominait par les armes :

Deum Mercurium colunt : ejusque sunt plurima simulacra. Hunc viarum atque itinerum ducem arbitrantur.

Placées au croisé des routes, ou bien au milieu des champs, ces pierres, que nous admirons encore, avaient donc un caractère sacré aux yeux des Celtes et de leurs conquérants même. Pour nos aïeux, c'était l'image de la Divinité celtique, et pour les Romains, c'était le Bon-Dieu qui protége les voyageurs.

Voilà donc les Béthels des Juifs, les Béthyles des Phéni-

niciens et des Grecs, les Termes et les Priapes des Romains, métamorphosés en Men-Hirs celtiques ! Et le Men-Hir était l'image du Bon-Dieu celtique, de Theu-Tha-Thès, qui était pour la Gaule ce qu'était pour les Romains leur *Jupiter-Lapis*.

Comme chez tous les autres peuples, ces statues sacrées, au lieu d'être toujours en pierre, n'étaient quelquefois qu'en bois à peine dégrossi ; car Lucain a remarqué, ainsi qu'Ovide l'a déjà fait observer pour les Romains, qu'un tronc d'arbre figurait parfaitement la divinité chez nos Celtes :

..... *Simulacraque mæsta Deorum.*

Arte carent, cæsisque exstant informia truncis !

En tout temps et partout l'humanité porte en son cœur l'idée de la divinité, quelque nom qu'elle lui donne. Il lui faut son Bon-Dieu, et l'image de son Bon-Dieu, qu'elle soit de bois ou de pierre. C'est égal, son cœur lui doit un hommage, et nulle part l'humanité ne faillit à ce pieux devoir, en Asie comme en Grèce, en Syrie comme en Egypte, à Rome comme en Gaule !

Nos Men-Hirs ou *Pierres-Dressées* sont donc des monolithes, des obélisques qui auraient représenté la divinité celtique. En tout cas, ils constituaient des monuments sacrés, ayant une grande analogie avec les Bethels israélites. Monuments religieux ! Pages historiques ! Pierres votives ! Fétiches celtiques !

Quelques archéologues les regardent comme des monuments funèbres, comme des pyramides élevées sur des tombeaux, des *Tumulus*, des sarcophages. Ils seraient encore des monuments sacrés ; ce serait l'image de la divinité, ombrageant, comme notre croix, l'asile de ceux que la mort ravit à la tendresse, à l'amour des survivants. Nous avons,

en effet, constamment recueilli, aux pieds de nos Mén-Hirs, à certaine profondeur, des tombelles, des cendres, du charbon, des urnes brisées, des silex taillés en couteaux, en flèches, en poinçons, en hachettes.....

Les dolmens, ou *tables de pierre*, étaient des autels celtiques, druidiques, dressés au milieu des forêts, *toujours au pied d'un chêne, et tournés à l'Orient*, dit Pline. Sur ces dolmens, les pontifes celtiques, les druides gaulois, offraient leurs sacrifices, environnés de la nation (1). On comprend toute la vénération de nos aïeux pour ces monuments qui leur parlaient de Dieu comme le Béthel de Jacob lui parlait de Jéhovah ? Ces monuments celtiques nous ont toujours donné, à l'aide de fouilles pratiquées autour, des hachettes en silex, en jade, en calcaire siliceux, des os, des cendres, du charbon, des fragments de céramique...

La *Pierre-Branlante*, la *Pierre-Tournante*, la *Pierre-qui-Vire*, la *Pierre Ecrite*, si elles n'étaient pas des dolmens ou des monuments servant à l'exercice de la justice, aux épreuves judiciaires, furent, en tout cas, des pierres sacrées, des Béthyles, qui ont conservé jusqu'à nos jours une certaine réputation de mystère, d'où la terreur n'est pas toujours bannie.

Les Galgals celtiques indiquaient des lieux funèbres : for-

(1) Nous rappelons ici que la Société n'est pas responsable des opinions émises dans les mémoires qu'elle publie.

Nous ajouterons que dans l'état actuel de la science, et d'après le résultat invariable des fouilles de *Tumuli*, qui ont mis à jour une immense quantité de dolmens où se trouvaient toujours des traces de sépultures, l'opinion commune des archéologues ne voit plus dans les dolmens que des monuments sépulcraux : ce qui, du reste ne contredit en rien le système général de l'auteur de ce travail.

(Note des Secrétaires).

més d'un certain nombre de *pierres sur bout*, toujours *circulairement dressées*, ils marquaient le lieu destiné aux nécropoles et le sanctuaire qui devait protéger les urnes cinéraires, restes de l'incinération.

Les Galgals, en Gaule, prirent leur nom de Galgal ou Galgala, lieu célèbre où les Hébreux firent une longue halte, à proximité du Jourdain, et où Josué fit *ériger douze pierres monumentales*. Ce lieu fut longtemps célèbre; le peuple israélite y venait en pèlerinage. Mais cette dévotion, dégénérant en superstition, parce que Jéroboam avait substitué des idoles aux pierres monumentales, les prophètes Joël et Amos la combattirent de tout leur zèle : *Nolite in Galgalam intrare : quia Galga captiva ducetur : quærite Dominum et vivetis* : Amos IV, 5-6.

En souvenir des Galgals en pierres, haltes israélites, nos Celtes appelaient Galgals la dernière halte de l'humanité, et en grande vénération ils avaient ces domiciles de la mort, qu'indiquaient des *pierres debout*, comme celles du Jourdain.

Ainsi les peuplades celtiques et gauloises, ainsi nos aïeux avaient en grand honneur le culte des pierres. Et chez nous, catholiques, passez dans un cimetière, et vous direz si nous avons oublié, dans le sens catholique, le culte des pierres. Dans une pierre tombale, il y a toute la poésie du cœur et des souvenirs !

Le culte des pierres fit donc poétiquement le tour du monde celtique.

V.

NUMISMATIQUE CELTIQUE. — MONNAIES GAULOISES.

Nos bons aïeux, dans leurs cités souterraines et dans leurs bourgades flottantes et lacustres, n'étaient pas dominés par

une bien grande ambition. *L'auri sacra fames*, cette déité souveraine d'aujourd'hui, n'était pas encore venue leur demander un traité de commerce international. La médiocrité dorée faisait leur bonheur et suffisait à leur industrie, consistant en l'échange de quelques denrées alimentaires avec des peaux de bêtes, et *vice versa*. Ainsi, pas grands étaient leurs besoins, pas indispensable leur était l'argent.

Mais voici que Plutus se fit celte et gaulois, comme il s'était fait grec, comme il s'était fait romain, comme il s'était fait cosmopolite, tout myope qu'il fut, disent les muses.

Dis cæcus quem dixerunt cognomine Plutus!

Hérodote, chroniqueur des Dieux, fait naître le dieu des richesses, Plutus, de Cérès et de Jasion, parce que ces deux personnages s'étaient appliqués toute leur vie aux labeurs de l'agriculture, qui procure les richesses les plus solides et les plus honorables ! — Patriarcal symbolisme !

Dans sa comédie de Plutus, Aristophane représente ce Dieu comme un beau jeune homme, avec une excellente vue ; mais ayant déclaré à Jupiter qu'il ne voulait favoriser que la *vertu*, le *travail* et la *science*, jaloux des gens de bien, le père des Dieux l'aveugla, pour lui ôter tout moyen de les discerner. Lucien ajoute que depuis ce temps-là Plutus va presque toujours de compagnie avec les méchants, lui faisant dire : « Aveugle comme je suis, comment puis-je trouver un homme de bien ? Si rare est la chose ! »

Que critique et malin était ce polythéisme envers les mœurs de son temps ! Quelle fine condamnation de la richesse et de la fortune, qui n'avaient pour levier et pour source que la fraude et quel'injustice !

A Athènes, la statue de Plutus gardait le trésor public ; à

Thèbes, la Fortune tenait sur ses genoux le jeune Plutus; chez les Athéniens, c'était la statue de la Paix qui avait cet honneur. Symbolisme plus philosophique, plus platonique!

Ce fut sous le règne de Servius Tullius, sixième roi de Rome, que les Romains reçurent le culte de la Fortune et qu'ils lui bâtirent son premier temple au *Forum*. Dans la suite elle devint la divinité la plus fêtée à Rome; elle eut, à elle seule, plus de temples que toutes les autres divinités ensemble. La liste civile érigeait les temples, la fortune particulière élevait les statues, les autels de ce Plutus *encrioliné*. Aussi le luth de Juvénal disait-il :

Nos facimus Fortuna Deam, cœloque locamus !

Mais nos Celtes, plus simples dans leur goût, plus austères dans leurs mœurs, plus religieux dans leurs coutumes, guidés par leur bon sens, jouèrent la plus belle niche du monde tant à la Fortune qu'à Plutus. Ils firent de la monnaie avec un *caillou* ! Tout leur numéraire, c'était un *silex* un peu dégrossi. Chez eux, la pierre symbolisait le bon Dieu, pourquoi n'eût-elle pas symbolisé l'argent et l'or?

Aussi, ne voyait-on jamais en Gaule ni banqueroute, ni faillite. Jamais !

Je m'attends aux contradicteurs : je n'en publie pas moins cette découverte, qui, avec le temps, fera son chemin. En attendant, je réponds à ceux qui ne partagent pas mes convictions : n'oubliez pas que les nations n'ont point toujours adopté les métaux précieux pour matière monétaire. La numismatique eut son enfance et ses progrès ; Ovide le proclame :

Crescit amor nummi quantum ipsa pecunia crescit !

Ainsi, avant que la Fortune n'eut ses temples et ses autels

à Rome, Numa fabriqua pour les Romains de la monnaie de bois et de cuir.

En Amérique, pendant longtemps, les *amandes de cacao* servirent de menue monnaie. Dans les Indes, aux Maldives, au Bengale, jadis on se servait de *coquillages* en guise de monnaie.

Et dans notre belle France, sous le roi Jean, xiv^e siècle, n'y eût-il pas des monnaies de *cuir* comme autrefois à Rome ? Et plus près de nous, ne voilà-t-il pas le papier-monnaie de nos sans-culottes ?

Connues, quoique rares, sont les monnaies gauloises en métal, avec une triple tête d'homme d'un côté, et de l'autre une tête de cheval avec des épis dorés. Symbolisme tout patriotique ! Moins connues sont les monnaies primitives en *silex*, taillés en ronds, du diamètre et de l'épaisseur de nos pièces de 5 francs. Après étude prolongée, je donne ce nom à ces *silex* plats, travaillés, de forme circulaire, portant évidemment le cachet de l'industrie humaine dans son enfance. Ces petites pierres monnayées ne se recueillent pas seulement dans les huttes, les *Tumulus*, les *Ustulum*, les *Bustum* ; nous les trouvons éparpillées jusque dans les couches géologiques du *Diluvium*. Sont-elles antédiluviennes ? C'est à présumer. Il serait bien impossible de leur assigner un autre usage qu'un usage mercantile et commercial. Pour nous, une pièce de monnaie d'or, d'argent, de bronze, vaut tant ; pour la peuplade celtique, un *silex monnayé* valait tant. Une brebis, un cheval, une vache, une peau de bœuf s'échangeait pour tant de *silex*, comme nous disons, nous, tant de francs telle chose.

Et cette monnaie de pierre, rentrant dans le domaine du culte des pierres, avait non-seulement sa valeur numismati-

que et numérique, mais encore son caractère religieux, son autorité sacrée, comme le Men-hir. Elle était un gage de la sincérité des transactions et de la bonne foi commerciale.

De tous les minéraux connus, le *silex* dut être préféré, tant à cause de sa dureté et de son éclat, que de sa propriété phosphorique en tous temps et en tous lieux.

Je suis donc convaincu que nos peuplades celtiques, guidées par un sentiment religieux, et fixées par l'absence des métaux, firent d'abord usage de la monnaie de pierre. Un galet, pour ces bonnes gens, était aussi précieux que précieuse est pour nous une pièce de *cent sous* !

Religieuse numismatique ! C'est le culte des pierres jusqu'au fond de la bourse celtique ! et comme chante ironiquement à Plutus le luth d'Horace :

*Te spes et albo rara Fides colit
Velata panno !*

VI.

HACHES, HACHETTES, COUTEAUX, FLÈCHES EN SILEX.

Autour des monuments celtiques des Men-Hirs et Dolmens, comme dans les *Tumulus*, les *Ustulum*, les *Bustum*, nous recueillons grand nombre de couteaux, de haches, de hachettes, de pointes de flèches, de poinçons en silex, en jade, en calcaire. Ovide connaissait cet arsenal de nos aïeux, que M. Boucher de Perthes découvrit le premier en Gaule :

Facta ex adamonte securis !

Les haches et hachettes sont d'un poli, d'un travail parfait,

d'une confection finie, rare, qu'elles soient de silex, de calcaire ou de jade. Les couteaux, les flèches, les aiguilles, sont taillées à facettes ; leurs tranchants et leurs pointes ne laissent rien à désirer, sans nous rien indiquer de leur usage, sans nous rien dire de leur âge. D'un travail moins parfait que les haches, ces ustensiles ne paraissent être que le résultat combiné des éclats du silex à l'aide d'un autre silex affilé.

Quelques archéologues rangent le silex travaillé parmi les objets antédiluviens ; ils les font contemporains des pierres monnayées ; je partage ce sentiment, tout en admettant que ces mêmes objets furent en usage postérieurement au *Diluvium*.

Nous pouvons les estimer comme des ustensiles indispensables à l'existence de l'humanité : armes offensives et défensives, pointes de flèches, de lances, haches de sacrificateurs, couteaux nécessaires dans les repas, dans les opérations chirurgicales. Dans ceux de ces objets recueillis dans les sépultures, ou bien accompagnant les urnes cinéraires, nous avons des signes de dévotion, des amulettes, des fétiches, des objets votifs. Le docte historien, M. H. Martin, affirme que ce sont des *symboles d'immortalité*, sous la formule gallo-romaine, *sub ascid*, consacrés.

Evidemment nous avons ici un touchant épisode du culte des pierres.

Dans leurs obélisques en pierres, nos Celtes imitèrent les Béhels et les Béthyles de l'Orient ; n'auraient-ils pas encore imité les Orientaux dans l'usage de leurs instruments de pierres ? Les Juifs employaient souvent le couteau de pierre comme moins dangereux que le couteau de fer dans les opérations de la circoncision. C'était un couteau de cette matière dont se servit Josué, par ordre de Jéhovah, après le passage

du Jourdain, à Galgala, pour circoncire tous les Israélites qui ne l'avaient point été pendant leur séjour en Egypte.

Fac tibi cultros lapideos et circumcide filios Israël :

Exod. IV. 25.

Nos aïeux ne pratiquaient pas le rite de la circoncision ; mais leurs couteaux en silex pouvaient bien leur servir à d'autres opérations chirurgicales. Les haches armaient le bras des sacrificateurs des Druides, et puis aussi la main des guerriers et des chasseurs :

Ancipitemque manu tollens, utraq; securim !

Pline, liv. 35, ch. 12, dit que les prêtres de Cybèle se servaient de pierres tranchantes pour se mutiler, ne croyant pouvoir sans danger user d'autres instruments : *nec aliter citrà perniciem !*

De son côté, Catule se plaint amèrement qu'Athys, berger de Phrygie, pour le même motif, se servit d'une pierre aiguisée :

« En proie aux transports d'une rage insensée, l'esprit
« égaré, il accomplit, à l'aide d'un caillou affilé, une affreuse
« mutilation, et cela, en haine de Vénus ! »

Devolvit illa acuta sibi pondera silice,

Atque ut relicta sensit membra sine viro.

Et corpus evirastis Veneris nimio odio !

Nous ne pensons pas que nos Celtes eussent été si scrupuleux ou que les Druides eussent porté si haut l'amour de la virginité, quoique le polythéisme admît cette vertu sacerdotale, car Virgile dit :

Quique sacerdotes casti dum vita manebat !

Hérodote rapporte, liv. 2-26, que les Egyptiens se ser-

vaient de couteaux de pierre pour ouvrir le corps des morts qu'ils voulaient embaumer : *Acuto lapideo ethiopico circa ilia incidunt cadavera et totum alvum exarterant* :

Si nos aïeux n'eurent pas la même coutume, eux qui incinéraient ou qui inhumèrent leurs morts, est-il certain, du moins, que nous trouvons souvent des hachettes, des couteaux en silex dans leurs sarcophages, les *Ustulum*, les *Bustum*, avec ou sans urnes cinéraires. Nous avons vu que c'étaient des symboles religieux.

Dans ses Antiquités judaïques, liv. 44-7, Josèphe raconte qu'on se servait de couteaux de pierre pour faire des incisions aux arbres d'où découlait le baume. Il ne serait pas impossible que nos Celtes eussent employé au même usage, dans leurs vastes forêts, les haches et couteaux en silex, en calcaire, que nous recueillons en grand nombre dans nos forêts, anciens asiles de nos Celtes.

Ces couteaux, dont nous admirons encore les tranchants, servaient, avant l'invention du canif, à tailler les cannes, les roseaux employés à l'écriture. Scaliger affirme qu'il vit à Lyon de ces *canifs en pierre*. Nous pourrions, aujourd'hui même, en montrer un grand nombre dans les cabinets de nos archéologues et de nos collègues.

Les Marocains se servaient souvent d'outils en pierre affilée, en guise de couteaux, de lancettes, de rasoirs. *Julian*, IV.

Que nos Celtes se soient servis de couteaux de pierre pour tailler les roseaux propres à écrire ; qu'ils aient employé les poinçons en silex pour graver sur métaux, pour orner leur céramique, pour coudre leurs vêtements et les harnais de leurs bêtes de somme, tout cela est aussi croyable que possible.

Hérodote, liv. 7-69, nous montre les Ethiopiens armant leurs flèches d'une pierre aiguë, *tela vero brevia, quæ, loco ferri, lapide acuto erant præfixa* :

Les silex taillés en flèches que nous recueillons avec nos haches étaient de même usage en Gaule qu'en Ethiopie :

Nous ne devons pas oublier que nous sommes dans l'âge celtique, appelé par certains archéologues *âge de pierre*. Alors nos aïeux n'avaient pour habitation que les huttes souterraines, que les cahutes sur les bords escarpés des rivières, et pour nourriture que le produit de leur chasse ou de leur pêche et pour armes que des flèches, des lances armées de cailloux pointus : *lapide acuto* !

Ainsi la nécessité et la religion consacraient, chez nos aïeux, le culte des pierres !

VII.

AUTELS, COLUMBARIA, USTULUM, BUSTUM EN PIERRES BRUTES.

Nous avons étudié la pierre monumentale, la pierre annale, la pierre fétiche et bon Dieu, la pierre monnaie, la pierre arme, la pierre ustensile de ménage et de chirurgie, en un mot, la pierre travaillée. La pierre non travaillée avait aussi son culte spécial.

C'est ainsi que chez les Juifs la pierre brute passait pour plus pure et plus propre aux usages sacrés que la pierre travaillée. Jéhovah dit à Moïse, Exode XX, 23 : « Si vous me bâtissez un autel, vous ne le ferez point de pierres taillées, autrement il serait profané : » *Quod si altare lapideum feceritis mihi, non edificabitur illud de sectis lapidibus, si enim levaveritis cultrum in eo polluetur*. Dans le *Deutéronome* bien plus expressives sont les paroles de Jéhovah :

il ordonne qu'on lui bâtisse sur le mont Hébal un autel de pierres brutes, enduites de chaux : *Edificabis in monte Hebal altare Domino Deo tuo de lapidibus quos ferrum non tetegerit, et de saxis informibus et impolitis, et ligabis eos calce* : XXVII, 5.

Et fidèlement furent exécutés les ordres divins.

Au retour de la captivité, l'autel du temple rebâti par Esdras fut de même façonné de pierres non travaillées. Puis, après que le temple eût été profané par Antiochus, Judas-Machabée fit de même un autel en pierres brutes, non taillées.

Ainsi, voilà Dieu lui-même qui préfère, pour l'exercice de son culte, pour son autel, la pierre ni travaillée, ni taillée, ni polie, mais brute, et telle qu'elle sort du *fiat* de la création. De cette manière, on était assuré que ces pierres n'avaient point encore été souillées par des usages et des mains profanes.

Rien en cela d'étonnant ! Dieu est le maître suprême de la création ; il a bien droit aux prémices de toutes choses ; mais ne devons-nous pas admirer ces peuplades celtiques, habitant nos contrées, qui, comme les populations israélites, n'employaient pour la sépulture de leurs morts, pour leurs sarcophages, leurs *Tumulus*, que la pierre brute, ni polie, ni taillée, ni travaillée d'aucune façon, ainsi que nous l'avons reconnu dans l'*Ustulum* et le *Columbarium* de Villeneuve-le-Roi, et dans les *Bustum* des bords de la Seine, à Villeneuve-Saint-Georges.

Comme l'autel de Jéhovah, l'autel où l'humanité dort son somme de mort, devait être pur, net, saint, sacré, et pour les trépassés et pour les vivants, dès lors, la pierre, qui n'avait encore servi à aucun usage, devait seule être employée dans

la construction des tombeaux, ombrageant le corps du celté inhumé, ou protégeant l'urne funèbre, contenant sa cendre, recueillie dans les *Ustulum*, les *Bustum*, les *Pyra*, après l'incinération.

Je ne puis penser que la nécessité, les outils manquant chez nos Celtes, ait eu quelque part à ce rite aussi religieux en Gaule qu'en Judée.

VIII.

CONCLUSION.

Universel fut le culte des pierres ! Dès le début de son pèlerinage, l'humanité marqua ses haltes mémorables par une pierre, et sa halte finale par une autre pierre. Entre ces deux étapes, elle utilisa la pierre selon ses besoins. Du Béthel annaliste elle passa bientôt au Béthyle-Dieu ; du Men-Hir au Terme, dieu aussi. Puis, après avoir protégé et prolongé son existence avec la pierre taillée en arme, en monnaie, elle s'endormit jadis sous un Galgal, sous un Cromleck en pierres non taillées, comme maintenant elle s'endort sous un mausolée de marbre, magnifiquement sculpté, ombragé de la croix.
